

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

En garde !

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 541-546

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

EN GARDE !

Voilà quelque temps déjà qu'un vent anticatholique souffle aussi dans nos contrées. De plusieurs côtés nous arrivent des provocations si grossières, et des déclarations de guerre si insolentes, qu'il faut une bonne fois en parler, ne serait-ce que pour faire comprendre que nous sommes là et que, Dieu merci, nous nous portons bien. Le silence n'est une vertu que lorsque l'insulte s'adresse aux personnes : il devient une lâcheté, et pour ainsi dire une complicité, quand l'outrage va frapper, au cœur, les œuvres que nous aimons, les hommes que nous vénérons, ou les institutions que nous ont léguées nos aïeux. Il n'est plus permis, alors, de faire le mort, comme on dit : c'est le moment d'aller au feu et de courir au drapeau.

Sans doute, le Christ a fait de belles et fortes promesses à son Eglise : elles ont bercé notre enfance et nos mères nous les ont apprises sur leurs genoux. Plus tard, nous avons appris dans nos livres que la haine, l'injustice et la force brutale se sont mille et mille fois associées pour ébranler le rocher sur lequel Jésus a fondé son œuvre, et que malgré cela, l'œuvre est restée. Nous avons foi, en un mot, au triomphe final de cette Eglise dont nous sommes les fils : mais

nous n'avons pas le droit de faire de ces promesses et de ces espérances un rempart à nos peurs et à nos timidités. Qu'on nous attaque, qu'on nous blesse, qu'on nous tue, c'est presque dans l'ordre : nous ne sommes pas pour rien les descendants des martyrs : mais qu'on assassine, comme des voyageurs égarés dans un bois ! qu'on nous assomme comme des chiens galleux ! qu'on nous étrangle comme des lapins ! Oh ! pour cela, non : nous ne le permettrons pas. En garde donc ! et sus aux mécréants.

Du reste, que nous veulent-ils ? A vrai dire, ils ne s'en cachent pas. Ils n'ont pas trouvé dans l'Eglise la bonne à tout faire sur laquelle ils comptaient et dans ses ministres les complices bénévoles de leurs bassesses. Après avoir allumé leur raison au flambeau de la science et du progrès, ils ont découvert, un beau matin en se levant, que leur vieille nourrice était une marâtre et les prêtres des escrocs. Ils en ont conclu qu'il fallait réformer, une fois de plus, cette éducatrice des peuples barbares, et qu'ils étaient appelés, eux, les derniers venus au banquet de la civilisation, à faire cette oeuvre de régénération. Ils y mettront des mois et des années, leur vie même, s'il le faut : ils y emploieront tout ce qui leur semble propre à réaliser leur but et, plus jésuites que le plus jésuite parmi nous, ils se serviront de tous les moyens qui pourront atteindre leur fin. De là les dépis qu'ils nous lancent, les injures qu'ils nous adressent ; de là les invitations fanfaronnes qu'ils adressent au public de venir assister à notre aplatissement.

Qu'ils sachent donc, puisqu'ils y tiennent, que nous les avons entendus, et que nous avons entendu leurs premiers coups de feu : qu'ils sachent aussi que pour une fois encore, ils ont tiré à côté et qu'ils ont tout au plus effarouché quelques moineaux. Il y a encore, de par le monde, des catholiques qui ne rougissent pas de leur origine, et qui relèvent la tête devant l'insulte stupide au lieu de se cacher, et qui demandent à l'agresseur ses titres et ses quartiers de noblesse.

Nous irons même plus loin et nous avouerons que nous aussi, et plus même que ne le sont nos insulteurs, nous sommes convaincus de la nécessité d'une réforme. Voilà bien longtemps, en effet, trop longtemps même, que nous souffrons les attaques les plus violentes contre tout ce qui nous touche de plus près : nous sommes fatigués d'entendre les cris sauvages avec lesquels on nous désigne comme des parias et de mauvais citoyens, et nous devons réformer cette habitude de nous taire et de nous faire pardonner ce que nous sommes. Le droit des minorités est aussi incontestable que celui des plus forts et personne au monde n'a le pouvoir de nous condamner à cause de nos dogmes et de notre foi. Nous sommes libres d'aller à confesse si cela nous plait, libres de réciter le chapelet si cela nous convient : nous sommes libres-penseurs à notre manière, et s'il nous plait de soumettre notre pensée religieuse à l'autorité suprême d'un pape, cela ne regarde personne. Si nous pouvons regretter quelque chose, c'est qu'en mainte circonstance cette soumission n'eût pas été plus complète : nous aurions

évité bien des tristesses et remporté plus de victoires.

Des réformes ! mais nous ne demandons que cela, à commencer par celle qui exige l'application stricte et entière des principes de fraternité et d'égalité que nous entendons proclamer, à tort et à travers, depuis plus de cent ans.

Des réformes ! mais nous y soupçons sans cesse. Seule, la crainte de blesser le voisin qui ne partage pas nos pensées, nous empêche de revendiquer ce qui nous revient et qu'on s'obstine à nous refuser ou qu'on nous arrache quand nous avons fini par l'obtenir.

Des réformes ! Qui, diantre, en a besoin plus que nous qui sommes traqués comme des bêtes fauves, pour le seul crime d'être mis sur les marches du trône du pontife romain ? Et n'y aurait-il que cette méfiance qui vient au-devant de nos moindres démarches, cette mauvaise foi qui dénature nos meilleures pensées, qu'il y en aurait déjà plus qu'il n'en faut pour nous faire désirer la réforme des abus dont nous pâtissons les premiers.

Ils ne nous connaissent pas, où ils nous connaissent fort peu, ceux qui pensent que nous restons de glace ou de marbre devant les applaudissements cyniques avec lesquels ils accueillent toute nouvelle mesure de persécution et d'étranglement. Nous sommes aussi désireux que n'importe qui, de voir le règne de la liberté s'affirmer de plus en plus dans le monde, en Europe, et surtout au sein des démocraties : mais la liberté catholique, la liberté d'être catholique et de

vivre en catholique est une liberté aussi, et puisque nous ne sommes pas assez armés contre ceux qui voudraient nous en dépouiller, il nous reste en tout cas le devoir de protester contre leurs continuelles vexations.

Nous abandonnons sans regret, et même avec un profond soulagement, ceux d'entre nous qui ont brisé les liens qui nous unissaient à eux : nous refoulons du pied la soutane et le froc des apostats : nous ne saurions qu'en faire à une époque où il faut à l'Eglise des apôtres et des confesseurs et longtemps encore nous pouvons vivre sur l'héritage d'honneur et de foi que les siècles nous ont transmis. Même si momentanément nous devons voir tomber en grand nombre ceux qui portent au front le même signe que nous, nous nous en consolerions. Mais cela ne nous suffit plus : et puisqu'on nous provoque, nous répondrons.

Qu'on n'attende pourtant pas de nous des controverses de théologie dogmatique ou morale : d'avance elles seraient frappées de stérilité et n'atteindraient pas ceux que nous voulons réfuter. Il y a mieux à faire qu'à disputer sur des textes depuis longtemps expliqués et commentés. Ce qu'il faut à l'heure présente, ce sont moins des discours que des actes. Comme en Autriche, comme en Italie, comme en Allemagne et mieux qu'en France, nous unirons nos bonnes volontés à celles de nos évêques et de nos chefs pour vaincre le mal par le bien. Nos frères séparés eux-mêmes comprendront qu'en combattant pour nos autels et nos foyers nous n'entendons nullement les froisser et qu'au

contraire nous apportons le contingent de nos forces à la défense des libertés chrétiennes, aussi bien menacées chez eux qu'elles le sont chez nous. Car - et c'est ici le caractère spécial de la guerre actuelle - ce qu'on vise en nous frappant, c'est moins notre culte reconnu par l'Etat, ce sont moins les pratiques qui nous caractérisent que l'esprit qui nous anime, et la foi qui nous conduit.

C'est à la jeunesse surtout que nous voudrions faire partager avec notre indignation, le désir de descendre en champ clos pour y attendre de pied ferme et le front haut les soi-disant réformateurs du peuple chrétien. La réforme qu'on nous apporte est une œuvre de discorde et de mort : celle que nous voulons est une œuvre de paix et de vie. Nous avons notre place toute marquée dans le soleil du bon Dieu : défendons-la ; elle est à nous : en garde, encore une fois, et... en avant !

L. WEINSTEFFER.